

« L'amour de la démocratie, c'est l'amour de l'égalité. »

Comment se fait-il que des gens ordinaires, scolarisés, attachés à leur famille, multipliant leurs amis, traversés de joies et tiraillés de fatigues, d'espoirs insatisfaits et de peines ménagères, vacanciers à leurs heures, puissent prendre en charge de baliser la fracture sociale, au nom de la démocratie, au nom des libertés et des droits de l'homme ? En lien avec un précédent article¹, Roland de Bodt propose ici une analyse d'un autre versant de notre système démocratique, montrant comment et en quoi les travailleurs sociaux et autres intervenants auprès des populations qui subissent de plein fouet les retombées de la profonde inégalité sociale qui caractérise notre société, deviennent des agents qui appliquent et font respecter des lois et des pratiques démocratiques qui paradoxalement apparaissent profondément injustes et arbitraires...

Au nom de la citoyenneté, ils reçoivent la mission de poser l'acte d'abandon, ils sont chargés d'accompagner les exclus jusqu'aux portes de l'exclusion : ils repoussent précautionneusement mais avec rigueur et application ; ils posent avec attention et ainsi, sans souffle et sans bruit, délaissent intensément, amortissent sans heurt l'affaiblissement des cœurs, l'affaissement des corps et se hâtent sans se retourner. Au nom de l'équité, ils ont la charge d'éconduire et d'abandonner : ils prennent, ils accompagnent, ils excusent, ils déposent, ils regrettent, ils comprennent, oui résolument ils comprennent, et alors, sans feu obscurément, se détournent, se dédouanent et délaissent des femmes, des enfants, leurs maris, leurs amants, leurs pères, ébahis, impuissants, humiliés, qui restent sans croire à l'abandon dont ils sont l'objet. C'est une étonnante chorégraphie sociale, toute entière

re tendue des paradoxes et des capitulations qui dévitalisent la société démocratique de l'intérieur.

Au nom de l'éthique démocratique et de l'égalité de traitement, ils travaillent à obtenir l'accord des exclus à leur propre abandon : ils sont même précisément payés pour cela. Ils ont besoin de cet accord pour pouvoir continuer à travailler et survivre à ce travail ; l'institution a besoin de cet accord pour poursuivre son fonctionnement paradoxal, inégalitaire dans la démocratie. Ils avertissent, ils expliquent, ils obtiennent des serments sans solidité, arrachent sans le dire des signatures au pied de contrats léonins ; ces serments se resserrent, et dans ces resserrements, ils rappellent ; rigoureusement encore, ils recommandent, ils admonestent, ils justifient et ainsi, sans pleurs éplorés – haut les pleurs !

ravalés les pleurs ! –, se détournent, suspendent, lâchent sans retenue, font patienter, encouragent, se dégagent et disparaissent au carrefour d'une porte, au défilé de la rue, à l'abri d'une fenêtre, sous le charme d'un rideau retombé. Au nom de la solidarité sociale, ils doivent rendre humain ce qui ne l'est pas, ce qui ne l'est jamais : ils surveillent, ils fouillent, ils suspectent, ils soupçonnent, ils contrôlent, ils gardent, ils arrêtent, ils jugent de manière expéditive, ils condamnent, ils mettent en joue, et là, sans abri, sans terre et sans papier, reconduisent au-delà de la frontière sociale, enferment, isolent, frappent parfois, étouffent même.

Aussi, sans le dire, dévorés d'un feu intérieur et noyés dans les larmes, ils étouffent aussi d'étouffer la démocratie, ils restent frappés de frapper la démocratie au cœur. Car quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse pour les armer à ce travail social – comme on arme le chien d'un fusil – ils sont initialement des êtres humains. Des êtres sensibles qui aspirent à la démocratie et à l'égalité humaine, comme vous et moi ; mais voilà : ils font le travail de la démocratie inégalitaire. Par choix ? Par aubaine ? Quel choix ? Quelle aubaine ? Dans une société inégalitaire, le choix est un leurre. Pour ceux qui sont exclus, il est un leurre. Pour ceux qui posent le geste d'exclusion, il est aussi un leurre. Dans une société inégalitaire, seule compte l'inégalité, produire de l'inégalité. Elle seule est une valeur, elle seule a de la valeur, elle a plus de valeur que tout et que l'être humain en particulier.

Celui qui est exclu se trouve rejeté par la solidarité humaine rompue, l'inégalité qu'il vit l'exclut de la communauté humaine. Celui qui pose l'acte d'exclusion, le pose au nom de l'ins-

titution démocratique, mais c'est lui qui le pose. Inégalitaire, l'institution démocratique n'a pas d'expérience sensible du geste de l'abandon. Ce sont ses agents des services de proximité qui le vivent dans leur chair. Dans leurs missions, ils utilisent leurs gestes – c'est-à-dire qu'ils puisent dans la pulsion intime de leur sang, dans la force de leurs humeurs – pour poser le geste qui rompt la solidarité humaine, qui abandonne et qui exclut. En posant le geste de l'abandon d'autrui, ils s'abandonnent aussi eux-mêmes en tant qu'êtres humains. A chaque geste d'abandon, c'est une part de leur humanité qui fuit d'eux-mêmes, se dérobe et les abandonne à l'absence d'humanité. A chaque geste d'exclusion, c'est une part de l'humanité qui se ruine, se désagrège et exclut l'humanité du flan d'eux-mêmes. Ici mon propos est moins de jeter la pierre que de pleurer ! Et au-delà, d'analyser, de chercher à comprendre dans quels inextricables filets on se trouve possédé.

Inégalitaire, la démocratie opère, par leurs gestes répétés, un désastre glacé au sein des consciences, des raisons et des cœurs. Le cynisme est le poison culturel par lequel la démocratie inégalitaire fige ce désastre de la conscience dans les âmes. Inégalitaire, la démocratie ne laisse aucune possibilité à l'humain dans l'être humain de sursoir à l'indifférence humaine, à l'exclusion. Dans la mission sociale d'abandon et dans l'accompagnement social de l'abandon, la faiblesse humaine est une aporie, une impossibilité essentielle de l'acte de délaissement : une faute professionnelle inexcusable pour l'agent. Le renoncement à l'humanité de l'être dans l'être est, pour l'agent de la démocratie inégalitaire, la condition de l'acte d'abandon qui frappera l'exclu.



Colloque de Lire et Ecrire sur les causes de l'illettrisme – septembre 2008

C'est pourquoi tout au long et de part et d'autre de la fracture sociale, l'humanité chavire au déboulé de l'humanité, dans un jeu de miroirs déformants. Celle ou celui qui pose l'acte de l'abandon chavire en même temps son humanité hors de l'humanité elle-même. Elle ou il 'dérapé' ! Elle ou il sort de l'orbite étroite où se joue la solidarité humaine de l'humanité qu'il ou elle est censé(e) incarner. Cette étroite trajectoire de réciprocité humaine où seule l'aventure de l'humanité trouve sa dignité. Ce 'dérapage' est alors une déshumanisation de soi, exigée structurellement par l'institution de la démocratie inégalitaire pour répondre aux conditions du service public qui gère la fracture sociale au profit des familles les plus riches. Pour l'agent de la démocratie inégalitaire, ce 'dérapage' n'est pas un égarement de l'être ; tout au contraire, il m'apparaît

presque comme la seule voie possible pour être en mesure de poser efficacement le geste d'abandon social ; pour accomplir efficacement cette forme nouvelle du sacrifice humain, exigée par l'institution, lorsque la démocratie est assujettie aux abrutissements de l'inégalité économique et détournée au profit d'une aristocratie financière de plus en plus arrogante et de moins en moins nombreuse. Il est bouleversant d'ouvrir le regard sur cette réalité : plus la démocratie devient inégalitaire, moins ce 'dérapage' apparaît comme une erreur inexcusable, plus il s'impose à l'agent du service public comme une consigne de vie, c'est-à-dire : comme une 'condition de travail' ! Nous pouvons lever les bras au ciel en signe d'épouvante devant cette réalité banalisée de la démocratie inégalitaire. Cette banalisation donne au 'dérapage' une tout autre puissance dans

les relations humaines, dans l'instauration et la légitimation de ce régime de démocratie inégalitaire. La logique et la pensée humaines en sont considérablement perturbées et altérées. Combien de témoignages avons-nous reçus tout au long des débats organisés à l'issue des représentations de *Dérapages* de la Compagnie Arsenic ² ? Il est si difficile de résister à cette déstructuration culturelle de la pensée démocratique à laquelle sont soumis celles et ceux qui ont pour métier de poser et d'accompagner le geste social d'abandon. C'est bien connu, dans les sciences de l'éducation, le propre de 'l'injonction paradoxale' est précisément d'altérer le sens humain, de tronquer le jugement, de pervertir les sentiments et d'obérer la raison. En Belgique francophone, ils sont des milliers de travailleurs des services de proximité à se trouver soumis, quotidiennement dans l'exercice de leurs missions, aux dégâts culturels que provoquent, dans leurs esprits, les injonctions paradoxales de la démocratie inégalitaire. Pour la plus grande part, ils résistent ; avec acharnement, ils refusent de renoncer aux valeurs de l'humanisme démocratique. Combien de temps encore pourront-ils résister aux assauts culturels de la démocratie inégalitaire ?

Si on analyse structurellement les dynamiques paradoxales qui sont à l'œuvre tout au long de la fracture sociale, d'une part l'humanité s'effondre effectivement du dedans de ceux qui sont exclus, précisément parce qu'ils sont exclus. Et eux aussi résistent, malgré les humiliations de cette exclusion. Ils endurent et retardent leur propre déshumanisation et la repoussent au plus lointain horizon de leur propre (sur)vie. C'est-à-dire même pour eux-mêmes, y compris sans domicile et sans soins, y compris

au plus noir abandon de la rue, ils refusent la déshumanisation dont ils deviennent le lieu vivant : **chaque jour avant toute chose essayer de rester humain !**

Si on analyse structurellement les dynamiques paradoxales à l'œuvre tout au long de la fracture sociale, d'autre part l'humanité doit impérativement s'effacer de tous ceux qui posent et accompagnent l'acte social d'abandon ! C'est une condition structurelle nécessaire à l'exercice d'abandonner. Des milliers d'entre nous, êtres humains comme nous, sont concernés : ils sont agents communaux, agents de sécurité, assistants sociaux, contrôleurs de transports publics, éducateurs de rue, enseignants, gardiens de parc, infirmiers, juges, médecins, policiers, syndicalistes, vigiles,... Quant au fond, dans la plus grande part des cas, cette exigence de la démocratie inégalitaire leur est insupportable ; c'est pourquoi, paradoxalement, ils retiennent le plus longtemps possible ceux qu'ils rejettent ; ce qui donne à l'exclusion sociale l'apparence d'un glissement immobile, presque statique, comme stratifié. Et en même temps, analysé dans le détail de leurs actes quotidiens, tout le mouvement d'abandon social qu'ils opèrent se révèle une fracassante cascade de violences, d'injustices, d'humiliations et de brutalités présentées et vécues, par ceux qui les agissent, comme des actes ordinaires, banalisés, légitimes, libérés,... presque 'logiques' ou 'naturels'. Et dans ce cadre, j'en rencontre de plus en plus nombreux à ne plus vouloir, et même souvent à ne plus pouvoir, prendre la mesure des conséquences humaines des actes qu'ils posent ; à ne plus vouloir ou ne plus pouvoir entendre résonner, au tréfonds d'eux-mêmes, le vacarme des effondrements humains que provoquent les actes qu'ils posent, pour atteindre

l'objectif social d'abandon. Ne perdons pas de vue, un instant, que ces injustices et ces humiliations, qu'ils commettent ordinairement à l'égard d'autrui, sont aussi et irréversiblement des injustices et des humiliations qu'ils s'infligent ordinairement à eux-mêmes, c'est-à-dire à leurs propres qualités d'être humain. Car rompre la réciprocité humaine entraîne nécessairement des effets en chaîne : des débris et des chutes réciproques dont les éclats et les échos s'entrechoquent de part et d'autre de l'humanité souffrante.

Et là, dans ces consciences altérées et broyées, par les injonctions contradictoires de la démocratie inégalitaire, l'extrême droite parce qu'elle est sur son terrain – inégalitaire en substance et en actes – parce qu'elle est l'héritière privilégiée d'une expérience accumulée de la haine, parce qu'elle jouit des plaisirs aristocratiques de la violence pour la violence et des dominations totalitaires sur les êtres désorientés, parce qu'elle procède à la banalisation de tout ce qui rend l'humanité inhumaine pour les êtres humains ; là, sur son terrain d'élection, l'extrême droite n'a plus qu'à ramasser les morceaux, détendre l'atmosphère, se montrer 'bon enfant' ! Et surtout se la jouer 'solidaire' d'un désarroi 'bien compréhensible' chez les agents des services de proximité. La dévastation culturelle opérée, dans les esprits éperdus, par les injonctions paradoxales de la démocratie inégalitaire ouvre alors la voie aux idéologies déshumanisées et bien pensantes de l'extrême droite. Nous les connaissons de long : « *Les droits de l'homme ? C'est des trucs d'intellos. Même les musulmans ne sont pas d'accord ! Alors ? Tu vois bien qu'on n'est pas tous les mêmes. L'égalité ? Que les meilleurs gagnent. Voilà tout. C'est comme dans la nature ! C'est le*

plus fort qui l'emporte. C'est ça qui est normal ! Ne t'en fais pas ainsi, tu ne fais que ton travail et c'est très bien ; ils n'avaient qu'à pas venir, les étrangers ; ils n'avaient qu'à pas se complaire au chômage, tous ces assistés. Il fallait laisser les femmes à la maison et les juifs dans les camps ; Hitler avait raison, il faut revenir aux bonnes vieilles traditions : les Belges d'abord ! Etc. »

Ainsi, à travers les débats de *Dérapages*, j'ai pu mesurer combien celles et ceux dont le métier consiste à baliser la fracture sociale, dans une démocratie inégalitaire, sont exposés aux tentations de la haine, aux allèchements du mépris et aux séductions de la puissance absolue véhiculées par les partis d'extrême droite. J'ai aussi entendu ce qu'il en coûte, à un nombre impressionnant de femmes et d'hommes – véritables militants du service public, conscients de ces paradoxes et de ces contradictions auxquels ils se trouvent réduits, dans leur métier – de résister aux déstructurations culturelles de la démocratie inégalitaire et à ces velléités de plus en plus ordinaires de la haine banalisée. Loin des slogans populistes, si la démocratie venait à s'orienter vers une plus grande égalité entre les êtres humains – ce qui est sa vocation historique – elle renouerait, parmi ces militants du service public, avec un potentiel d'action, d'innovation et de résilience démocratique insoupçonné.

Il serait facile de jeter la pierre et cela n'aurait aucun intérêt. Il faut donc ici prendre des précautions et expliquer comment je crois possible d'évoquer ces situations que j'ai rencontrées. Je prends un exemple.

Combien d'enseignants vivent régulièrement ce choix déchirant : ou bien 'sacrifier' certains élèves plus lents, momentanément



*Colloque de Lire et Ecrire sur les causes de l'illettrisme
– septembre 2008*

moins aptes, ou bien 'sacrifier' la classe entière pour prendre le temps de rattraper ces élèves plus défavorisés. Et lorsqu'il réfléchit honnêtement en lui-même, l'enseignant sait que les élèves défavorisés le sont moins 'par nature' que par un cumul de disqualifications arbitraires, sociales, économiques, psychologiques, familiales,... qui agissent finalement comme des discriminations culturelles. Il sait, à l'aune de lui-même, qu'il serait effectivement possible d'ouvrir les portes de ces esprits retranchés. Il est parfaitement possible de susciter, en effet, l'éveil et la curiosité de ces intelligences repliées par la violence économique et sociale. Il est parfaitement possible de reconstruire patiemment une identité positive et une réelle capacité d'apprentissage, une singularité de l'expression chez celle que la société arrogante a acculée dans ses retranchements, chez celui à qui la vie a refusé ces atouts. Mais chaque enseignant sait, par-dessus toute chose, que cela demande des moyens pédagogiques dont il ne dispose pas : principalement du temps et du temps encore, une attention privilégiée et une attention soutenue encore, des libertés avec le programme

et des libertés avec l'institution encore, des modes d'approches diversifiés et de proche en proche encore, etc. Il sait aussi que les résultats ou le calendrier de cette 'éthique reconstructive'³ ne sont jamais garantis. Devant ce choix réellement déchirant, devant ce choix du pédagogue qui est déterminant pour chaque élève de sa classe, l'enseignant est, en règle générale, très seul. Non, c'est plus complexe : **il est très seul parce qu'il n'est pas seul**. D'un côté le système d'enseignement et ses contraintes, et de l'autre l'élève et ses difficultés qui sont autant de réalités de vie avant d'être autant d'embarras épistémologiques (chaque élève construit ses savoirs). Seul avec sa conscience, le pédagogue doit trancher. Le système d'enseignement ne lui laisse pratiquement aucune autre alternative, c'est en quoi il n'est pas seul. Il doit trancher dans le vif – dans le vif de la vie de l'autre, c'est bien de cela qu'il s'agit ! Et s'il décide d'abandonner progressivement un étudiant, il va devoir trouver – imperceptiblement d'abord et ensuite avec combien de rigueur – un moyen de fonder, d'arrêter et de justifier son choix. C'est vrai vis-à-vis de lui-même, mais tout autant à l'égard de ses collègues, de sa direction, des parents et surtout vis-à-vis du principal intéressé : l'élève concerné. Il est seul pour décider, mais il n'est pas seul face aux conséquences de sa décision. S'il décide d'abandonner cet élève, il doit donc nécessairement : **rendre son choix légitime**. Face à un tel choix, comment faire ? Comment limiter les dégâts ? Comment conserver son intégrité pédagogique et morale, sa cohérence éthique ? humaine ? Comment rendre compatible sa décision avec son propre système de valeurs et de croyances ? en lui ? en l'autre ? en l'institution scolaire ? en l'humanité en général ?

A une échelle qui peut paraître microscopique, c'est bien là, dans la conscience raisonnée de cet enseignant, que va se jouer **une des plus grandes batailles démocratiques ordinaires de notre siècle**. Combien de témoignages avons-nous reçus ?! C'est dans ce moment de crise pédagogique que l'enseignant prend en considération, dans sa propre vie – c'est-à-dire dans l'implication de tout son être – la force des inextricables rets paradoxaux que la **démocratie inégalitaire** a tendus pour lui : à la fois il s'agit de donner à chacun une même chance d'étudier ; à la fois les contraintes de l'organisation de l'enseignement ne permettent pas réellement de donner sa chance à chacun. Ces circonstances sont réellement 'tragiques', et cela devrait nous alerter pour essayer d'évaluer l'importance réelle et concrète de ce choix individuel sur l'ensemble du système démocratique. Il est possible que l'enseignant, pris dans ces contradictions, procède par étapes en avisant l'étudiant à plusieurs reprises que s'il ne fait pas d'efforts personnels, il sera, lui son pédagogue, bien obligé de l'abandonner en cours de route, voire de le sanctionner. En même temps, il sait fort probablement que ces avertissements ne seront ni efficaces, ni adaptés à la situation de l'élève : les disqualifications infligées sont telles que ces alertes ne font qu'accumuler déjà l'annonce de l'abandon sur de l'abandon vécu, subi comme une fatalité irréductible. Mais ils permettent au pédagogue de poser une partie de son abandon sur la responsabilité de l'élève : *« Je t'avais prévenu ! Tu n'as pas fait d'efforts ! »*. Et à la fois, il aura raison de dire cela ; ce ne sera pas tout à fait faux. Et aussi, intimement, il sait que ce n'est pas une solution praticable pour l'étudiant, mais que le système scolaire, dans l'état actuel, ne lui



*Colloque de Lire et Ecrire sur les causes de l'illettrisme
– septembre 2008*

offre pas d'autres possibilités. Dans ces circonstances, ce que gère l'enseignant principalement, c'est sa conscience ; c'est l'image qu'il essaye de cultiver de lui-même, pour lui-même, pour s'en sortir lui-même.

Parce que c'est évidemment un échec pédagogique. Il est urgent alors pour lui de prendre conscience qu'il n'était pas dans les conditions de pouvoir éviter cet échec pédagogique. Et cet échec pédagogique est une blessure que structurellement le système de l'enseignement lui inflige, en ne lui donnant pas les moyens d'exercer sérieusement son métier pour cet élève-là, aussi. Néanmoins, c'est lui dans son corps, dans son âme, dans son cœur, dans sa raison et sa conscience qui doit gérer et assumer cet échec que lui inflige le système qui l'emploie. Il doit pouvoir continuer à donner cours et garder son efficacité humaine et pédagogique, notamment pour les autres élèves. Son sens profond de la démocratie – c'est-à-dire une politique d'égalité des chances en matière d'enseignement – est atteint nécessairement par une telle épreuve. Et il découvre à travers cette expérience que l'institution démocratique l'a mis dans les conditions de devoir gérer, pro-

bablement seul et au départ de son intime conviction – dans la respiration de son être –, cet acte d'abandon pédagogique. Pour pouvoir continuer à enseigner, il doit essayer de se décharger d'une partie de cette responsabilité en impliquant la responsabilité de cet élève qui est lui-même incarcéré dans des contraintes sociales dont il n'arrive pas à sortir. Cette tragédie de rupture de la solidarité humaine, cette tragédie de l'abandon social, répétée plusieurs milliers de fois par an dans toutes les écoles du pays, est, de mon point de vue, le plus important naufrage culturel de l'institution démocratique 'civilisée'. C'est ainsi que l'école devient une usine à exclusion : le premier lieu massif et opérationnel de l'exclusion sociale. Mais si je puis en faire l'analyse structurelle et extérieure, l'enseignant, lui, en fait l'expérience douloureuse, concrète et bouleversante, dans sa propre vocation. Et cette expérience répétée est une source de souffrances intimes et certainement aussi, difficilement exprimables.

Je ne peux pas m'arrêter à ce point de l'exemple ; je veux aller plus loin dans l'analyse de la transaction désastreuse qui se joue là pour la démocratie ! Mais je veux écrire encore et toujours solidaire avec cet enseignant qui est constitué dans les fondations tronquées de la démocratie inégalitaire. Il faut oser poser la question : qu'est-ce que cet enseignant peut faire de sa rage ? de son sentiment d'être floué ? de son impression d'être le jouet de l'institution scolaire ? parce qu'il est mis en échec, chaque année à plusieurs reprises, par la superstructure de l'enseignement. A défaut de pouvoir retourner sa rancœur contre le système qu'il doit ménager notamment parce qu'il en vit, ne risque-t-il pas de retourner son ressentiment vers l'élève ? Parce que, d'une certaine manière et

assurément pour partie, l'élève est une des causes de cet échec, de 'son' échec pédagogique. Et dans les circonstances de ce désarroi pédagogique, comment ne pas se laisser aller à transformer l'élève-en-échec en 'bouc émissaire' de la classe ? Ne serait-ce que pour reconstruire, par le sacrifice collectif de l'élève abandonné, la communauté éducative de 'ceux qui réussissent' ? Où cet enseignant va-t-il trouver la force de résister à cette dynamique du bouc émissaire dans sa classe ? Ne la susciterait-il pas lui-même et viendrait-elle exclusivement des autres élèves qui eux aussi vont devoir abandonner cet élève ? Où trouvera-t-il la force de ne pas reproduire, dans sa classe, les dynamiques du 'bouc émissaire' qui procèdent des fondements idéologiques les plus enfouis et les plus efficaces de l'extrême droite ? Comment pourra-t-il échapper aux tentations de l'extrême droite, dans la légitimation de son propre enseignement ? Comment pourra-t-il empêcher les idéologies discriminatoires de l'extrême droite de s'imposer comme des solutions pédagogiques à son enseignement ? à sa classe elle-même ? Comment éviter que les élèves ne fassent l'expérience de la violence de l'extrême droite dans sa propre conduite pédagogique ? Et quelles sont les conséquences de cette situation pour la validation, l'expérimentation de la démocratie dans le cadre pédagogique ?

Car si nous voulons regarder les réalités en face – aussi contradictoires soient-elles par rapport à notre foi en l'enseignement, à notre espérance en l'humanité et à nos solidarités humaines – pour cet enseignant, nous ne pouvons éluder combien certaines thèses de l'extrême droite, telles que « *l'inégalité est naturelle entre les êtres humains* », « *chacun pour soi* », « *les Belges d'abord* », « *rétablissons*

l'ordre et la discipline » pourraient apparaître comme des 'solutions' pédagogiques ; c'est-à-dire comme des formes d'issues momentanées ou des allègements aveugles de ses propres souffrances éthiques et morales. Parce que c'est lui qui doit assumer, de la part de l'institution démocratique inégalitaire et au nom de l'institution démocratique, une des injonctions paradoxales les plus dévastatrices pour la démocratie : le devoir de l'égalité des chances, sans les moyens de l'égalité des chances, dans une économie mondiale qui se nourrit exclusivement des inégalités qui sévissent parmi le genre humain.

En sortant des débats de *Dérappages*, j'ai acquis la conviction que l'avenir de la démocratie est entre nos mains et nulle part ailleurs. Tout simplement, là au creux de nos mains. Et chacune et chacun, nous n'avons que deux mains ; ce n'est rien grand-chose mais ce n'est pas rien. « *L'amour de la démocratie, c'est l'amour de l'égalité* », écrivait Montesquieu il y a près de trois-cents ans. Et si, en suivant cette vocation égalitaire essentielle, nous voulions contribuer à rendre notre démocratie plus démocratique, il serait indispensable de multiplier les explications longues et intimes entre nous. *Dérappages* de la Compagnie Arsenic a été une occasion d'organiser, grandeur nature, de tels éclaircissements collectifs. De ces échanges pluriels qui vont le plus loin possible à l'essentiel de ce que nous vivons et de ce que nous ressentons devant ce que nous vivons, de ce que nous voulons vivre et de ce qui nous rendrait notre dignité humaine. Une grande clarification jusqu'au point où il nous deviendrait possible de nous relever des inégalités où nous avons été abimés, depuis Hiroshima. S'expliquer par un échange d'une qualité telle qu'il nous deviendra

possible de nous reconnaître réciproquement en tant qu'êtres humains, c'est-à-dire nécessairement en toute égalité. Jusqu'au point où il nous devient enfin possible de courir, ensemble, sur les chemins variés d'une égale et mutuelle liberté.

Roland de BODT Chercheur et écrivain

Cet article écrit pour le *Journal de l'alpha* a également été publié dans le livre *L'oiseau peut-il suspendre la tempête ?*, Editions du Cerisier/Présence et action culturelles – PAC, Collection Place publique, Mons, 2009 (réédition en 2010).

1. Roland de BODT, « *Demain, je viendrai faire le café* », in *Journal de l'alpha*, n°169, juin 2009, pp. 59-65.
2. Le spectacle '*Dérappages*' conçu par la Compagnie Arsenic, visait à dénoncer les fausses 'vérités' véhiculées par les mouvements d'extrême droite, pour démonter leurs argumentations haineuses et y apporter une réponse qui se voulait percutante, fondée et efficace. Le spectacle était suivi d'un débat avec le public.
3. Jean-Marc FERRY, *L'Éthique reconstructive*, Editions du Cerf, Collection Humanités, Paris, 1996.

Lors de nos échanges avec Roland de Boddt autour de la publication de son article, il nous a paru intéressant de compléter cette lecture par un article faisant écho au mouvement de résistance-désobéissance d'enseignants, de travailleurs sociaux et d'autres acteurs de services publics qui, en France, refusent d'être piégés dans les contradictions d'un système de plus en plus inégalitaire (*voir article qui suit*).